

Juan Carlos Pita Castro

Défaillance(s)

Il y a les mots. Mes mots, avec leurs sonorités, leurs respirations, leurs limites, mes limites. Ils happent au passage des obsessions, les miennes et celles de quelques autres, et aussi l'imaginaire qui trainait par là. Et puis tout ça s'enchevêtre et fait une histoire, une fiction qui prend distance et liberté avec l'expérience mais qui en porte tout de même encore un lointain écho. Et tout ça, ça surprend, parce que c'est quand même un peu comme un petit miracle.

L'histoire, c'est celle d'Elias, un jeune universitaire. Il y a peu, il a fait un *Burn out*. Ses origines le hantent, et un papillon vient parfois lui faire des signes. Il n'a pas d'explication raisonnable à ce papillon Elias. C'est celle d'Hélène aussi, *working girl* qui sent que quelque chose en elle se disloque.

Défaillance(s) installe le lecteur dans l'intériorité d'Elias et Hélène. Ils se croisent alors qu'ils sont incapables de vraiment agir, de vraiment vouloir. L'un est sur le point de revenir. L'autre, tout bientôt, va s'effondrer. Ça parle du corps *Défaillance(s)*, du corps comme dernier rempart faillible au-delà duquel il n'y a plus rien qui maintienne ; de la mémoire aussi, de ces histoires qui ne passent pas, de ces histoires qui, quelque part en nous, se sont figées.

Il est une rumeur du temps qui est à la fois la
musique sacrée des sphères et le tic tac de la bombe.

Jean d'Ormesson

Cette décompensation est le résultat d'une exposition
intense et prolongée à des situations
émotionnellement exigeantes et d'une confrontation
à des conflits intérieurs.

<https://www.brainbooster.global/burn/resume.php>

Partie 1

... Il ne reste que des morceaux, éparpillés de-ci de-là. Je les contemple ces morceaux, mais il m'est impossible de les assembler. Les articulations, une énigme. Je tourne dans des interstices et c'est interminable. C'est fou comment c'est long, comment je flotte dans un présent que rien ne limite et qui à force de ne rien rencontrer qui puisse le contenir s'assèche. Mon présent, il est si mince, il s'est déjà vidé des lointains. J'attends quelque chose, qui pourrait borner et redonner du volume au présent, faire s'illuminer et grossir les filaments qui parcourent le temps, lui confèrent des perspectives et permettent d'envisager une vie...

Ça fait déjà un moment qu'il parle à cette inconnue accoudée au bar. Il n'est pas sûr que ce qu'il énonce soit fidèle à ce qui déboule dans sa tête. Elle, elle écoute ce type qui parle un peu comme un livre en buvant son verre de vin. Elle se dit que ça ressemble à une confession, à un moment inopportun, avec des mots trop précieux pour être prononcés, là, dans ce bar, dans un langage trop élaboré, malgré les petites hésitations, les silences qui allongent, les mélanges quand ça bafouille¹. Elle se dit que personne ne semble les habiter ces mots, que c'est un peu bizarre cette rencontre, et que l'âme, cette chose un peu

¹ J'ai lissé tout ça! A l'écrit, ça ne le faisait pas toutes ces hésitations, ces silences et mélanges.

vague, semble tout entière résider dans le sourire de ce type.

« ... Moi, c'est Elias. Et vous? J'aimerais un verre. Vous m'invitez? »

Ses yeux sont bleus. Il est usé. Il n'est pas très grand, dans la quarantaine. Ses vêtements sont trempés par la pluie qui se déchaîne sur la ville. La porte de l'établissement est d'ailleurs entrouverte. On peut entendre les gouttes s'écraser et éclater, sur le sol, sur la tôle des voitures, sur la toile des parapluies qui défilent sans discontinuer. Ils se regardent. Elle pense un instant qu'il se donne un genre, qu'il est de ceux qui se construisent une profondeur d'apparat et qui en use pour trouver une place dans les regards. Mais elle croit qu'il y a de la sincérité. Et elle se sent seule avec lui. Elle se demande ce qu'elle peut bien lui dire. Un silence se fait, un de ces silences tout plein de pensées. Pendant ce silence, elle se dit que la maîtrise, c'est quelque chose d'illusoire. Oui, elle se sent chavirer Hélène. Le mouvement, il est presque imperceptible, mais il est présent depuis plusieurs mois. Elle n'arrive pas à déterminer son commencement, mais c'est évident, elle glisse Hélène, quelque chose engendre des décalages. De minuscules espaces se forment par où se glisse comme un courant d'air qui perturbe un peu tout, qui affole et bouleverse les équilibres, ceux qu'elle a conquis. Elle se demande tout de même à quoi rime cette rencontre, entre ce type qui semble à bout et elle pour qui ça s'effrite. Elle se persuade que c'est le hasard. Juste le hasard. Elle brise le silence.

- Un verre de vin rouge? Hélène.
- Oui, volontiers.
- Si vous me draguez, il faudrait peut-être revoir votre technique.
- Je ne vous drague pas.
- Vous vous confiez à des inconnus. C'est étrange, non?
- Oui. Je crois avoir vu un papillon se poser sur vous.

Elle lui dit qu'il est spécial et, dans son fort intérieur, elle pense qu'il est dingue. Hélène pense ça si fort qu'elle croît que ça s'imprime sur son visage et que lui il voit tout, alors elle le scrute attentivement, afin de le désarmer. Lui, il prend le verre de vin que le serveur vient de lui apporter, tout tranquillement, il soigne ce geste et ça ressemble à un moyen pour être là. Il boit une gorgée.

Vers 22h, Hélène quitte le bar. Ses pas résonnent dans la nuit. Il ne pleut plus à présent. Elle porte attention à ses pas. Elle se dit qu'elle est bien, au chaud dans son manteau, toute emmitouflée. Ses oreilles sont froides, son nez et son visage aussi. Au coin d'une rue, elle croise son reflet dans la vitre d'un magasin de confection. Elle est saisie par la ressemblance avec sa mère, puis elle pense à la tristesse de cette ville, sa ville, au chagrin qui émane de sa perfection, de sa propreté. Les pas d'Hélène continuent à résonner, bientôt rejoints par d'autres. Hélène entend au loin des rires, et des cris aussi, qui aussitôt retombent, disparaissent, comme happés par le silence. Elle ne sait pas trop pourquoi mais elle pense à cette histoire de vibration primordiale. Elle a sans doute lu ça dans un magazine. Elle trouve belle cette idée, belle comme une ouverture, toute minuscule, sur quelque chose d'abyssal. Elle a du mal à s'endormir ces temps, il lui semble tous les matins surgir de nul part, le corps traversé par l'écho des tensions qui ont rythmé son sommeil. Elle se dit que cette vibration toujours prolongée continue à le remuer son corps, malgré ce néant où chaque nuit son esprit, lui, se décompose.

Hélène entend son chien aboyer alors qu'elle n'a pas encore mis la clef dans la serrure. Elle ouvre la porte. Son chien bat de la queue, la regarde, saute de gauche à droite puis de droite à gauche. Il l'attendait le chien. Il était impatient le chien. Hélène sourit, son visage s'illumine, elle sent une infinie tendresse l'envahir. Elle aime ce chien, il n'est qu'amour, et fidélité aussi. Elle prend la laisse, descend à pied les escaliers, devancée par son chien. Une fois dehors, le chien s'adonne à sa routine

habituelle. De retour chez elle, elle accroche la laisse sur la poignée de la porte, enlève son manteau et ses bottes, se dirige vers le salon, se déshabille, regarde ses seins, son ventre, ses jambes, ses fesses. Elle est bien roulée Hélène et son corps est encore ferme. Les yeux de son chien sont posés sur elle, attentifs et aimants, et là, sans prévenir, c'est l'univers entier qui soupire, et ça laisse comme un bonheur, un plein tout doux dans l'esprit d'Hélène, mais ça ne dure pas, la vie reprend. Elle revient toujours après le soupir, la vie.

Une des deux ampoules de sa salle de bain ne fonctionne plus. Hélène se dit que demain elle la changera. Elle se démaquille, pensive face au reflet de la femme qui dans le miroir accomplit les mêmes gestes qu'elle. Elle la regarde cette femme : ses lèvres sont encore pulpeuses, elles commencent cependant à s'affaïsser et à se lézarder ; sous ses yeux, des cernes ; de la commissure des lèvres au menton, les rides d'amertume commencent à marquer son visage. Elle a lu sur Internet qu'elles donnent un air triste, qu'elles évoquent la mâchoire articulée des marionnettes. L'émail de ces dents est par endroit usée, ça ressemble aux séquelles de la cocaïne. Hélène cesse l'examen, se lave le visage, applique son sérum liftant, sa crème de nuit ainsi que son fluide contours des yeux et enfle sa chemise de nuit qui reposait sur le bord de la baignoire. Elle éteint la lumière de la salle de bain et marche jusqu'à sa chambre. Elle défait son lit. Elle aperçoit, sur sa table de chevet, son agenda. Elle l'ouvre: 10h, Lodi.

La transpiration a imbibé son t-shirt. Elias sent la moiteur envahir sa peau. Ses jambes sont lourdes, ses chevilles enflées, son regard est happé par le sol. Chaussures et baskets bougent, se lèvent du sol et retombent, toutes ne partagent pas le même rythme, certaines sont quasiment immobiles alors que d'autres lui donnent le tournis. Ses yeux veulent se fermer. Tout s'alourdit, tout, alors il pose ses fesses sur le sol, le dos contre le mur. Chaussures et baskets continuent à se mouvoir mais, à mesure que la respiration d'Elias décélère, le mouvement ralentit. Ça dure un moment cette mise en synchronie, puis le

monde et lui vont à la même allure, de plus en plus doucement, puis le monde et lui se compriment, et son corps se rabougrit et quelque part l'environnement et lui fusionnent, ils sont un son pris au piège dans une sorte de sphère cotonneuse sans dimension, sans localisation, une sphère qui semble avoir toujours été là, et puis cette sphère devient un grain, tout minuscule, et dense aussi, qui semble contenir en lui tout l'engourdissement du monde. Soudain, une main se pose sur l'épaule d'Elias, et un verre en plastique rempli d'un liquide jaune presque sans mousse qui sent la bière prend toute la place dans le champ de vision d'Elias. « Tu nous fais du souci depuis quelque temps » dit une voix. Elias éclate de rire : des présences amicales viennent de faire irruption et le sortir de sa torpeur et redonner un peu de mouvement à des sensations enkystées.

La respiration est forte, de plus en plus. Un gémissement se répand dans la chambre. Son entrejambe est humide. Hélène se relâche, elle replace sa culotte, se tourne, pour à présent s'endormir. Elle est prête, prête à disparaître, à être une absence. Elle n'aime pas dormir Hélène. La nuit de l'esprit, ça l'angoisse. Elle ne se souvient pas de ses rêves. Elle trouve bizarre ce tout petit hiatus qui dure des heures, qui dure toujours mais dure si peu.

Elias ouvre les yeux. Il voit la lumière passer entre les lamelles des volets. Des poussières y dansent, révélant une chorégraphie chaotique d'habitude invisible qu'il contemple les yeux plissés. Le vrombissement des véhicules coincés dans les bouchons matinaux parvient à ses oreilles. Il entend une ambulance qui tente de se frayer un chemin, de se faufiler entre les voitures et les quelques poids-lourds égarés dans une rue trop étroite. Depuis qu'il se lève tard, il entend son voisin se lever et écouter sa musique. Son voisin, un jeune qui quotidiennement s'abîme dans la drogue ; son voisin, un de ces fils de bonne famille qui s'en est allé chercher l'extase, qui s'est regardé vivre dans une marginalité rebelle et s'est au final perdu : inertie des marges.

Elias dort depuis quelques temps au salon. Il déplace chaque soir le futon qui l'attend enroulé dans la chambre. Il le dépose au centre du salon, face à la fenêtre. Il aime l'esthétique minimaliste Elias, son jeu avec le vide. Il se retourne et regarde sa bibliothèque. Dans cet appartement aux plafonds hauts, elle occupe tout un mur, à droite des ouvrages qui portent le label sciences humaines et sociales, à gauche ceux qui portent le label littérature. Tout en bas à droite, il y a les deux livres qu'il a écrits et la quinzaine d'ouvrages collectifs auxquels il a contribué.

Elias se lève en décortiquant chacun de ses mouvements, attentif aux sensations qui lui parviennent. Il s'habille et marche pieds nus en direction de la cuisine. Le vieux carrelage est glacé et sa douceur le surprend. Il prend la cafetière italienne qui est

posée sur la table et marche vers levier. Il a l'habitude de passer sous l'eau la cafetière avant de préparer son café. L'appartement où il a grandi était infecté de cafards. Il conserve en mémoire cette texture et ce gout mélangé au café, les secondes qu'il lui avait la première fois fallu pour déterminer qu'il s'agissait d'un cafard mort noyé dans un reste de café, qui avait sans doute macéré toute la nuit et dont il venait d'ébouillanter le cadavre. Les souvenirs des moments passés à réviser dans la cuisine de cet appartement miteux font irruption. Elias se levait alors à 5h30. C'était le seul moment où il pouvait échapper au spectacle d'un père saoul, marmonnant tous les soir les mêmes insultes, jusqu'à ce que ce père s'endorme, aux alentours de 23h, et qu'enfin il se taise. Les études, pour Elias, c'était pour respirer un air un peu moins souillé. Il met la cafetière sur le feu et il se dirige vers la table de la cuisine, une grande table en teck où sont posés des livres d'art, un roman, son *laptop*, un petit bouddha doré et une plaque de chocolat. Il appui son cul contre la table, baisse sa tête, ferme les yeux. Une petite musique haletante s'élève de la rue et un aphorisme d'Emile Cioran se déploie dans sa tête qui accapare toute sa sensibilité : *la musique, système d'adieux, évoque une physique dont le point de départ ne serait pas les atomes, mais les larmes*. Il aime la musique à en crever Elias. La cafetière siffle, l'odeur du café parfume la pièce. Elias inspire, pour s'en imprégner. Il arrête la cuisinière, se sert une tasse, se rend aux toilettes.

Il sort des toilettes et retourne au salon. Dans sa main droite, il y a sa tasse. Elle est toute chaude. Après une quinzaine de pas, il est face à la fenêtre. Il l'ouvre, contemple la vue, tout en buvant son café, par petites gorgées. Son appartement est au dernier étage d'un immeuble qui domine une petite colline parsemée de bâtiments aux toits de brique rouge coiffés de cheminées en métal sombre par endroits rouillés d'où s'échappent des filets de fumée noire et grise. Au loin, il voit le lac autour duquel la ville est construite. Le ciel se reflète aujourd'hui dans une eau calme. Les matins du mois de février

offrent parfois une vue magnifique. Et c'est comme une petite consolation ça. Les cimes enneigées des montagnes sont bien découpées et des ombres dessinent des topographies. Le ciel est d'un rose lumineux, d'un blanc quasi irréel et des nuages lui donnent un relief subtil. Ça ressemble à un tableau, à des pigments déposés sur une toile avec délicatesse et un sens divin du sublime. Un moineau se pose sur la barrière verte en fer forgé du balcon. Elias contemple son plumage. Il n'arrive pas à déterminer exactement les couleurs qui le composent. Le moineau pivote nerveusement la tête, puis il fixe Elias avant de s'envoler, de s'éloigner et d'effectuer un plongeon vertigineux. Peu après, sur la gauche, un papillon se détache des montagnes qui tout d'un coup sont incroyablement proches. Elias se dit que c'est étrange un papillon au mois de février. Il tournoie le papillon (ou cette hallucination de papillon), il se rapproche de la fenêtre ce papillon (ou hallucination de papillon), puis il disparaît, avalé par les montagnes (ou effacé suite à un retour à la réalité). Elias a les larmes aux yeux, et la gorge serrée aussi. Sa sensibilité est à fleur de peau, bloquée en mode exacerbé depuis des mois, elle s'emballe au moindre prétexte et l'emporte sur des pentes escarpées où il perd tout contrôle.

Il fait demi-tour, marche jusqu'à sa bibliothèque et jette un coup d'oeil à son réveil : 10h30. Il a encore une demi-heure devant lui. Canapé et télévision alors.

C'est bientôt l'heure. Il marche, pour se rendre dans la chambre, et s'habiller, mais il s'arrête, un peu malgré lui, devant une reproduction achetée à Madrid et encadrée dans un cadre en chêne. Le Chien de Goya, *el Perro hundido*. Il a lu dans un *Taschen* qu'elle fait partie des peintures noires, que lorsqu'il les a peintes, Goya était vieux, et sourd, et il s'était coupé de tout, vivant reclus dans sa demeure. Elias avait vu le Chien au Prado. Il se souvient de l'intense émotion qui le traversa, du sentiment de solitude, et de détresse aussi, qui l'étreignirent, de sa tristesse pour cet animal qui implorait de l'aide mais que jamais personne ne viendrait recueillir et aimer. Il se souvient de la beauté et de l'incompréhension. Il la regarde cette

reproduction et il se dit que c'est dingue comment elle fait vivre une solitude, ressentir un désespoir.

Elias est perdu dans cette reproduction. Loin. Soudain, deux mots se déposent dans sa conscience, et celle-ci se projette vers eux : *burn out*. Il se dit qu'il ne cesse de s'effondrer, qu'il n'arrête pas d'être englouti par le champ de gravité de son moi, par son trou noir, et il se dit qu'il n'y a rien de plus fort et dense et compact et lourd et massif qu'un trou noir. Il se dit que ce trou noir, il rétracte et il diminue son monde, que ce trou noir rétracte et diminue ses espoirs, ses confiances et ses routines. Il se dit aussi que l'effondrement définitif, l'affaissement total, n'advient pas, et que c'est bizarre, pas vraiment logique.

Elias est dans la chambre. Il ôte ses habits de maison, enfle un jean, un t-shirt, une chemise à carreaux et des chaussettes. Il va dans le couloir, prend sa doudoune sur le porte-manteau et l'enfile. Il ramasse son sac, y met des boules de pétanque, attrape ses gants qui reposent sur la console et les met dans la poche arrière de son jean. Il prend son lecteur MP3 qui lui aussi repose sur la console, enfonce les écouteurs dans ses oreilles, sélectionne *Twentytwofourteen* de *The album leaf*, enclenche la lecture en boucle et glisse son lecteur MP3 dans sa poche avant droite. Il se chausse, et sort.

Le vent s'est à présent levé. Les oreilles d'Elias sont sur le point d'être détachées par le froid, et la morve peu avant accrochée à son nez coule lentement sur ses lèvres. Ses yeux sont un peu rouges, quelques larmes s'en échappent qui glissent et parcourent ses joues avant de quitter d'un coup son visage. Au gré des mouvements de sa poitrine, l'air pénètre en lui, puis s'en va. C'est un air d'hiver, un air qui accentue la sensation d'espace. Elias quitte la périphérie, sa position de retrait. Il est pleinement installé au cœur du temps, sans son moi, enfin il est là son moi, mais son champ de gravité n'agit plus, alors son moi est devenu transparent. C'est la renaissance d'un lien. Elias sent ses jambes refroidies par un vent qui s'accroît à mesure qu'il accélère, ses mains tenir fermement le guidon et le froid passer par les orifices de ses gants. Il est un corps connecté et tendu, un corps qui s'étend au-delà de ses frontières et qui par instant contient en lui une part infime d'un

univers avec lequel il est intimement relié. Il glisse dans le flux de la circulation. Le temps freine, ralentit. Par la gauche, il dépasse voitures et camions, par la droite les scooters coincés qui n'ont rien à faire là et dont il perçoit avec une acuité phénoménale les mouvements qu'il sait cependant être nerveux et imprévisibles. Il habite un instant unique, et neuf. C'est comme une plénitude suspendue, où les pesanteurs et la fatigue ont cessé d'agir. Il fait le souhait que ce moment ne s'achève, que ce lien mécanique et organique et énergétique perdure, Mais il ne perdure pas. Evidement. Elias arrive à destination. Il cesse de pédaler. Ses mains appuient sur les manettes de frein. Il sent à nouveau ce quelque chose qui ressemble à la dérégulation l'envahir, l'encombrer.

Il pose son vélo contre le mur de l'immeuble et le cadenas. Il compose le code, ouvre la porte et monte les escaliers. Il sonne, entre dans le cabinet du médecin, se dirige vers la salle d'attente chichement éclairée et à la décoration spartiate. Il enlève ses écouteurs, coupe sa musique et attend, tout recroquevillé dans ses pensées.

Le médecin vient le chercher et le salue avec un sourire franc qui fait revenir Elias. Une fois assis derrière son bureau, le médecin l'invite à raconter comment il va depuis un mois. « Rien n'a vraiment changé » dit Elias. Un long silence s'installe. Le médecin commence à avoir l'habitude avec Elias de ces silences. Elias continue : « Je ne fais plus de grosses crises. J'ai l'impression que ça c'est un peu stabilisé. Je ne pleure plus toute la journée mais j'ai des montées de larmes pour un rien, pour un animal qui me regarde, pour un oiseau qui passe. J'ai envie de sortir parfois, de voir des amis, d'aller boire un café, alors je sors, mais j'ai souvent une distance avec les choses, les gens et un peu tout. Je me suis séparé aussi, enfin elle m'a quitté, elle n'en pouvait plus. ». Le médecin l'écoute tout en prenant des notes, ses doigts maigres agrippés à son crayon. « C'est comme si j'étais devenu un réceptacle à des sensations et émotions qui me surpassent ». Le médecin lui demande s'il a changé d'avis pour la prise en charge psychologique. « C'est

hors de question. C'est inutile. » dit Elias. Le médecin soupire.

- Avez-vous constaté des effets indésirables qui pourraient être liés aux médicaments. Des étourdissements?
- Non.
- Des maux de tête?
- Un peu.
- Des vomissements, des nausées?
- Non.
- Il m'arrive de voir un papillon blanc, des fois.
- ...

Elias descend les escaliers, ouvre la porte, sort dans la rue. Le bruit, une agression. Il marche vers son vélo. Il sort ses clés de sa poche avant droite. « Respire. Faut toujours respirer. C'est important ».

Il est 6h30. Un réveil sonne. A côté du réveil, il y a Hélène. Elle émerge, tout doucement. Un sourire illumine son visage. Elle est heureuse de retrouver le monde, d'assister à son retour. Elle entend quelques voitures passer. Elle a envie de faire pipi. Un peu faim aussi. Elle sent le duvet, sur ses seins, son ventre, ses jambes, ses pieds. Elle sent son dos et ses fesses moulés par le matelas. Elle entend le chien qui ronfle aussi. Ce ronflement, ça l'apaise malgré le réveil qui sonne toujours. Elle se répète le scénario de la journée. Elle inspire, lentement et profondément. Elle expire, lentement et profondément. Elle est bien, là, au seuil. Elle goûte quelques instants à cet entre-deux. Elle anticipe les bruits, les odeurs, les rues, les avenues, les escaliers, les visages, les regards, les conversations, les présences, les goûts, les rires, les défis, l'imprévu. Elle sent son corps se relier à une multitude d'atomes. Son esprit se connecte à un réseau de pensées partagées par ceux qui sont un peu comme elle, qui lui ressemblent. Elle doit se lever maintenant. Dehors, il fait encore nuit. Elle allume la lampe posée sur sa table de chevet et éteint le réveil. Son corps est raide, ses épaules endolories.

Hélène se met sur le bord de son lit et se débarrasse de son duvet. Elle pose une jambe à terre, puis une autre. Elle quitte la torpeur. L'énergie, elle est d'abord dans ses jambes, puis dans tout son corps. Elle pivote sa tête à droite, tend son bras et prend son téléphone qui est posé sur la table de chevet. Elle l'allume. Des messages l'attendent. Elle a rendez-vous à 8h30 au café Panama.

Elle arrive. A l'heure. Elle est d'abord passée à son coin de rue. Il était là son dealer, comme d'hab. Les membres de son équipe se

tournent vers elle. Elle commande un café et un croissant, enlève son manteau, s'assied, croise ses jambes, ouvre son cahier et récapitule les points principaux de la réunion qui les attend. Elle donne des chiffres précis. Ils prennent tour à tour la parole. Elle, elle écoute, et prends des notes. Ses yeux se posent sur Pablo. Elle sort son téléphone et lui écrit un message : 15h dans mon bureau. Il le lit, discrètement. Puis il lève les yeux vers elle, un peu gêné, un peu excité aussi. Pablo est troublé. Il a du mal à revenir dans la conversation. Ça l'a poussé hors des mimiques et attitudes professionnelles ce message. Le chemisier d'Hélène laisse deviner ses seins fermement maintenus par un soutien-gorge blanc à dentelle. Pablo le regarde, puis il regarde ses lèvres se poser sur sa tasse de café et y laisser une légère trace de rouge-à-lèvres. Il croise son regard, et il se perd un instant dans ses grands yeux. Il côtoie cette violence contenue qui l'excita comme jamais. Puis il reprend ses esprits, s'ancre à nouveau dans son rôle. Il la désire.

Il est 11h30. La réunion a commencé il y a à peu près une heure trente. La salle est imposante. Le parquet est en chêne. Des tableaux sont accrochés à des murs d'une tonalité beige, un beige clair qui illumine la pièce, qui lui confère une certaine douceur. La salle inspire le calme. Elle témoigne d'une richesse et d'une aisance. Hélène est assise. Elle s'extrait subitement de la conversation, malgré elle. Elle devient spectatrice. Autour de la grande table ovale, dix personnes. Elles sont toutes attentives aux paroles qui s'échangent. Sur certains visages, Hélène devine de la méfiance, une attention aux non-dits, aux gestes qui pourraient trahir. Elle se dit que dans ce temps ramassé, toutes ces personnes mettent en jeu des mois de travail, des ambitions, des espoirs, une légitimité aussi, que des plaisirs et des déceptions à venir sont à cet instant précis figés, à l'affut de l'issue des négociations. Elle se dit qu'elle est bien dans cette effervescence un peu domptée. Elle sent les regards qui se posent sur elle, et alors elle réalise à quoi ils servent ces regards : ils arrêtent l'indétermination, ils participent aux limites qui font sa consistance, ils modèrent son entropie. Soudain, elle a peur, peur que tout ça ne cesse. Elle doit se ressaisir ! Oui, elle doit se ressaisir. Ça lui demande un effort considérable ça, alors elle se concentre sur les dossiers posés tout

autour de la table, pour être absorbée par autre chose que par ce qui se passe en elle. Certains sont ostensiblement éparpillés sur tout le périmètre officieusement réservé à chacun, d'autres occupent un espace plus restreint, sont soigneusement disposés. Ces dossiers, ils sont comme le reflet des caractères, une voie rapide pour cerner une manière d'être. Alors elle les sonde, pour y lire les psychologies, pour y décrypter des faiblesses. Elle regarde les visages ensuite. Ils sont fermés. Certains sont plus ridés que d'autres. Ça dure un moment ce décalage et son effort. Hélène finit par retrouver son régime d'existence. Elle ne montre rien de cette déroba.

Pablo sent des yeux se poser sur lui, et une image le réduire, l'enfermer. Il sait que c'est Hélène. C'est à son tour de quitter la réunion. Il s'engouffre dans un souvenir empli de volupté.